

ALAIN SEVESTRE

# Manuel de l'innocent

roman

*nrf*

GALLIMARD

## DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Gallimard*

L'ART MODESTE

L'AFFECTATION

ENTRÉES EN MATIÈRE

LE SLIP

REVOLVER

LES TRISTES

CHEZ MOI, *nouvelles*

*Aux Éditions de Minuit*

DOUBLE SUICIDE VILLA GODIN

*Aux Éditions Compact*

MES GAILLARDS, *théâtre*

# MANUEL DE L'INNOCENT



ALAIN SEVESTRE

MANUEL  
DE  
L'INNOCENT

roman

*nrf*

GALLIMARD



1) Je vivais dans le regret de souvenirs oubliés et c'était des années entières qui avaient disparu sans laisser de traces. Ou bien des traces mauvaises vers lesquelles je n'avais aucune envie de me retourner parce qu'elles me faisaient mal, parce que j'avais été à côté de gens sans les aimer complètement, sans être tout à fait avec eux, tu n'es pas là, tu n'es pas là, ça, je me souvenais de l'avoir entendu, ou bien mais qu'est-ce que tu veux ?, et chaque fois je pensais autre chose, mais je disais je ne sais pas, et je partais en excuses et cherchais à oublier et oubliais. Ne pas revenir sur mon passé et considérer froidement ou avec un certain confort que je n'avais jamais été à la hauteur des événements garantissaient le fait que je ne le serais jamais. On vit très bien comme ça. Et alors les années ont fusé. J'ai sauté des étapes, survolé des années, j'ai plané. Seul, j'aurais pu réfléchir. Mais je suis incapable de vivre seul.

2) Et je suis devant mes fenêtres ouvertes au sixième et je copie les enchaînements de tai-chi-chuan sur trois sil-

houettes en bas dans le square. Ce n'est pas la première fois, mais comme je les vois de dos, je dois sans cesse rattraper des gestes. Le téléphone sonne. C'est Thomas. Je discute de la main gauche, poursuis les mouvements souples de la droite, accumule les retards sur leur chorégraphie, triche, me recale. Thomas veut juste savoir ce que je faisais, me rappelle.

— Mais c'était pour quoi ?

— Non, un tennis, mais si t'es pris, je...

— Enfin, je suis pris, euh.

On se rappelle. Son envie était molle aussi.

Liés dans un ondoisement, les mouvements font osciller le corps sans l'arrêter. Des vagues le bercent, invitent à des trajectoires mais on reste là. On y va, on n'y va pas, on tangué, on avance sur la jambe droite (les pieds sont à présent perpendiculaires) et, les deux bras levés aux épaules, les mains, paume vers paume, poignets souples, montent, feignent de tenir un ballon, retournent vers la gauche, lâchent ce qu'elles ne tenaient pas, et j'en profite pour reposer le téléphone. On repasse par la position de départ, désenchevêtrant l'enchevêtré. Aussitôt, la jambe gauche s'élève. La main gauche accompagne, paume vers le ciel (en supination, si l'on préfère), jambe droite fléchie, ça va partir, poignet droit cassé à cet instant comme pour recevoir le baisemain de quelqu'un de très grand, coude courbe et, paume gauche vers l'extérieur, genou fléchi vers l'avant, on repousse de la main ouverte un assaillant qui arrive de l'ouest, qui n'arrive pas. Et puis on fait des pas, des petits pas tout en restant sur place et c'est idéal de là où je suis, sur le seuil de la porte-fenêtre, de chez moi. J'enroule,



déroule, avance, recule, tête au nord. Le poids bascule en avant sur la jambe gauche, genoux fléchis. Les mains devant la poitrine, tranchantes, évacuent un paquet vers le nord, tempèrent ou décrivent un adversaire petit. J'hésite, main gauche en suspens, main droite au-dessus du genou droit. C'est toujours à ce moment-là que je me perds. Ma main droite ne fait rien. Ils sont déjà loin. Je me replace, bâcle, enchaîne des mouvements pour me recaler, les attends. Je connais la fin. Ça y est. La main gauche décrit un arc de cercle, survole l'estomac jusqu'au menton. Idem pour la main droite et, quand toutes deux se rejoignent au niveau de la poitrine, sans se toucher, bras arrondis, paumes ouvertes, le corps se redressant pour rejoindre la position de départ, je ramasse encore les gestes, ferme la forme.

3) Le tai-chi-chuan est une méthode d'emballage. On a l'impression d'être soi-même une œuvre parce qu'on se répète beaucoup comme en art ; de fait, il s'agit de cerner un paquet fictif ou un personnage fuyant. Les mains enveloppent l'air, voilent, dévoilent, plient, déplient, font la navette à gauche à droite autour d'une idée de silhouette, rapportent des pans sur des surfaces, répètent, croisent, décroisent, par au-dessus, par en dessous, façonnent un adversaire qu'on ne réussit jamais tout à fait à entourer. Reste toujours un petit morceau découvert par manque de précision et sur lequel on revient, jamais le même, parce que, en tirant de ce côté, on dénude un autre côté. Ça ne va jamais. Et on a l'air de l'hypnotiser avec nos

grands mouvements de bras et de pieds, ou d'accomplir une parade amoureuse. Les couches s'amoncellent dans le calme. Les pieds jouent un grand rôle. Par contrecoup, on atteint certainement quelque chose en s'appliquant, un bien-être, un état. Il faudrait que je m'applique, mais je ne veux pas. J'ai toujours peur de déclencher un incident intérieur et me contente de ce tai-chi approximatif. Par exemple, je me délie souvent les mains, les doigts, me contorsionne pour passer une porte, fais semblant de franchir des obstacles ; ce n'est pas du tai-chi, c'en est loin. Je m'étire ainsi ou détends les nerfs ou me donne un genre. C'est peut-être ça, que ça.

4) Nullement en sueur, la respiration à peine accélérée, on dirait que je n'ai rien fait. Pas du tout comme au tennis où je sors rouge, trempé, lessivé. À une trentaine de mètres en contrebas, dans le square, en retrait des platanes, au milieu d'enfants et de promeneurs, eux, deux hommes et une femme fluette, suivis de mon sixième étage pendant les enchaînements, ont aussi, à quelques secondes près, fermé la forme, discutent de gestes, se montrent une phase. Le plus grand dévisse le bouchon d'une bouteille en verre bleu, boit au goulot, se tourne en même temps et semble regarder la statue décapitée de saint Denis qui surplombe le terrain de boules. Le second, tête baissée, examine un téléphone portable qu'il porte bientôt à l'oreille gauche. La femme s'est assise sur le banc, ajuste une barrette, se relève. L'un d'eux a dû faire un signe qui m'a échappé : tous trois reprennent position en même temps, face au nord,

me tournent le dos, se préparent. Visage vers la gauche, main gauche descendant vers le ventre, ils repartent pour un autre enchaînement. Sans moi.

5) Un ballon roule jusqu'aux jambes de la femme et s'immobilise à quelques centimètres. Elle ne le remarque pas ou ne tient pas à s'interrompre. Elle est dans ses gestes. Un petit garçon désigne son ballon, mais l'amplitude des moulinets imprévisibles, des allers et retours de bras lui fait craindre un coup. Il appelle du renfort, hurle. Cri sourd d'une fausse crise, le rôle plaintif jaillit en continu sur la même note insupportable, pas très fort, atteint aussitôt un haut degré d'agacement pour les oreilles, par manque de détermination dans la modulation ; c'est un cri qu'il pousse tout le temps, un cri qui a déjà payé, quelqu'un va venir le sauver. À la plage, c'est pareil, même hurlement parce que la mer est trop froide puis parce qu'il ne veut pas sortir de l'eau, puis il a froid, puis il veut une glace. Et puis, c'est Coca à tous les repas sinon il pousse son gémissement. On a envie de lui dire hurle, vas-y, pousse, exprime ta colère. Non, aucune inflexion, aucun répit. Il reprend sa respiration et repousse son horrible plainte issue de la même grimace statique. Que quelqu'un vienne. Et où est sa mère ? Il est à qui, ce gosse, là ? Hors d'haleine, rouge, brave, épanoui, le renfort est un père qui joue à chat avec ses enfants et sans doute les copains de ses enfants parce qu'ils sont au moins huit. Bras gauche tenant les rênes fictives d'un cheval absent, en plus de jouer à chat, il galope en se frappant la fesse de la main

droite, écume, bave, stoppe son équipage et, du pied, récupère le ballon et shoote en direction des platanes. Le ballon fait ce qu'il veut, bing, rebondit sur la structure à varappe. C'est à la cheville d'un lycéen, assis seul à même les graviers, lisant un écran, qu'il roule et s'arrête. Le petit garçon s'y rue, récupère son bien des deux mains et tout de suite le porte en hauteur, au niveau de l'épaule gauche, loin du sol, comme défendant à quiconque de taper dedans.

6) Le soir ne tombe pas. Deux femmes fument et soufflent la fumée en hauteur et sur le côté, chacune de leur côté, et la fumée fait comme des trompettes loin de poussettes qu'elles pilotent vers la sortie. De l'autre côté du cadre à pétanque, des types discutent, sous un grand parapluie noir tenu par une manière de majordome, s'abritent du soleil, trois vieux, ou pas si vieux, ça ne veut plus rien dire, serrés dans un jean et sans fesses, des jambes amaigries par le manque d'exercice, chacun sans ceinture comme un mot d'ordre, au-dessus de quoi le buste fait tronc, ventre mou dans une chemisette ou un polo. Ils dénotent ici. Le majordome ou simplement l'employé tourne la tête vers l'extérieur du parapluie, évite d'écouter, surveille les alentours. Ils fomentent.

7) Ce père, on l'aperçoit souvent le dimanche, grand, les jambes comme des bâtons. Il amuse une escouade d'enfants, joue à chat, les aide à grimper la structure. Eux,

se donnent à fond, adorent, sont essoufflés, crient. On doit être dimanche.

8) Je m'écarte de la fenêtre à pas standard, rajuste mon bermuda et, traînant, claquant des tongs, toujours torse nu, rejoins l'unité cuisine que délimite un comptoir d'arbo-rite, allonge le bras gauche, attrape un verre. Au moment de m'en saisir, la main s'arrête avec souplesse, poignet cassé vers le ventre, élit trois doigts, pouce, majeur et annulaire qui captent l'objet par le côté. Quelque peu balinaï, index et auriculaire se tendent en arrière. De la droite, je soulève du pouce et de l'index le levier du robinet mitigeur. Bras leste, je situe le verre sous le jet, l'emplis à demi, arrête l'eau et lève le coude à hauteur d'épaule, geste large, excessif. Je bois, accomplis une arabesque de la jambe gauche.

Je ne fais pas tout comme ça. Pour me brosser les dents, par exemple, je ne sais pas si on le verra, mais je ne me préoccupe ni du nord ni du sud.

L'heure qui vient, tous mes gestes restent élégants. Je saisis à droite à gauche des objets, accélère le rythme, franchis le seuil de la salle d'eau le tranchant de la main droite en avant, sabre l'air, rince un pull comme on fait, à grande eau, l'essore, l'étends sur une serviette. Pour me débarrasser de contraintes diffuses et personnelles, ou parce que ça me prend, je délimite dans l'air des volumes, ouvre des rideaux (il n'y a pas de rideaux), fouille, classe, déplie, pose des problèmes dans une forme de tai-chi débridée qui passerait pour des gestes d'assouplissement si on me

voyait. Mais il n'y a que moi. Je me dégourdis en fait avant de me remettre au travail.

Élégance, je ne sais pas, mais cette attention portée à des petites attitudes ou à des petits déplacements me rappelle les gestes nettement outrés que je déployais dans ma chambre, enfant et même adolescent, pour imiter le chef d'orchestre dirigeant les notes, le dripping du peintre, la torture de l'écrivain, le monologue d'un comédien, car je me voyais artiste, comme chacun ; jamais je n'atteignais le bon geste parce que rien ne se déclenchait et que mon univers restait le même ; alors je sentais que ma vie serait décevante.

9) Retour dans la grande pièce. Je m'assieds devant l'ordinateur. L'écran visualise plusieurs fenêtres. Dans l'une, au format plus allongé et rectangulaire, une barre bleue indique un téléchargement en cours. Temps restant 2 h 17. Les autres contiennent des photos, un graphique en courbe continue sur fond cyan, des petits dossiers bleu ciel et enfin le texte sur lequel je suis en ce moment. La flèche du curseur rejoint la barre d'icônes colorées du dock, élit celle d'iTunes sur quoi je clique, rapportant au premier plan et en grand des colonnes de noms. Défilent des lignes sans que je puisse me décider. Par la fenêtre ouverte parviennent les premières notes d'une musique douce et que je laisse meubler, à défaut. C'est pas mal parce que c'est une femme seule à un autre étage qui adore la variété, les musiques de film, mais surtout le twist et le jerk. La musique, comme d'une radio de plage,

arrive amputée de ses graves et ne transmet souvent qu'un grésillement reconnaissable et agaçant au premier abord, mais qui, avec le recul et l'habitude, ouvre à la mélancolie de mélodies datées de morceaux inconnus de périodes que je n'ai pas vécues. Nasillement de la trompette wawa, envolées de violons paradisiaques, luxe cristallin du xylophone. Elle s'organise des fêtes toute seule très tard très saoule et chante. Elle veut vendre son appartement, mais n'y arrive pas. Elle en demande trop cher.

Je relis quelques mots du texte, manque d'entrain et je me relève et je me dirige vers les fenêtres.

10) Dans le square, le groupe des trois a cessé toute activité de tai-chi-chuan. Le grand, une nouvelle fois, se désaltère, les yeux tournés vers la statue de saint Denis. À mieux observer, il semble que son regard se porte au-delà de la sculpture étêtée, dans la direction du dernier étage de l'immeuble, vers moi. Il m'adresse un hochement de tête, discret. J'élève la main fermée comme sur un verre (il n'y a pas de verre) pour un vague à la tienne, une forme de merci pour le cours de tai-chi-chuan de tout à l'heure. Le square ferme et ils sortent. Le parapluie et ses hommes ont disparu. Et c'est un square tout à moi, sans cris ni gens. Ce serait bien que je m'y mette maintenant.

11) Mais non, je tourne, plie un vêtement qui traîne, tombe sur la boîte de sucre et me mets à les replacer au

plus près de leur rang d'origine. Je rejoins le premier niveau de mon compact duplex où la vue s'étend loin sur le nord-ouest de Paris. Là, je jette un œil en passant au trottoir, me glisse dans un t-shirt propre. Au pied du lit, le plafond bas épouse la déclivité du toit et c'est dos courbé qu'il me faut rebraguetter un pantalon. Brusquement, traversant la verrière, une belle lumière inonde la pièce. Le soleil bas, loin, que dissimule une aile de l'immeuble, projette ses derniers feux sur les immenses volutes de cumulus juchés au-dessus de Paris, baigne entièrement l'espace d'une lumière jaune, irise verre et châssis métalliques dont l'un des montants étincelle. Et je me remets en bermuda.

Deux touristes rôdent sur le trottoir, aperçoivent ma silhouette à travers mes baies, là-haut, détournent aussitôt le regard. Nos touristes sont toujours polis. C'est, pour la culture, parfois tout un groupe qui se tourne en même temps vers mes fenêtres suivant l'index d'un guide expliquant qu'au sixième, pas seulement chez moi, sur toute la longueur du bâtiment, maintenant c'est coupé en deux, vivait un artiste dont nous venons de voir les toiles. L'ambiance de visite permanente n'offusque pas les lieux comme sur la place du Tertre ou sur le versant sud de la Butte. Par exemple, le petit train blanc qui part de Pigalle ne s'aventure pas jusque dans notre rue.

12) J'habite en vitrine tout en haut d'un immeuble qu'on m'envie sans savoir, cherche mon verre, retourne à la fenêtre.



*Moi, je trouve que j'ai tout pour faire une ido-o-o-le,  
De mes chansons j'écris musique et paro-o-o-les,  
Je devrais déjà gagner des sommes fo-o-o-lles,  
Oui, mais voilà, pour l'instant je n'ai pas un sou,*

chante l'appareil chez la voisine.

Entre l'écran d'ordinateur et les baies, je reste sur mes gardes. C'est un affût sans objet défini, où se mêlent désœuvrement et crainte de passer à côté de quelque chose, mais quoi ? Je suis perméable, un peu prêt à tout, mais rien ne vient. Je consacre beaucoup de temps à la fenêtre. J'adore voir les gens marcher. Je n'aime pas quand ils s'arrêtent, songent, se mettent à ma place, parce que je m'en aperçois et je prends des attitudes. Comment faire autrement ? Accoudé, verre à la main dépassant de la balustrade, le visage levé vers le lointain, je peine à m'absorber, me sais vu. On aperçoit mon visage figé dans une pose imaginant ce qu'on se dit me regardant. On me voit ne rien faire, prendre mon temps. Et moi-même oublie à mesure, sans doute, qu'on me voit. Alors l'arête de la balustrade me rappelle à la position et je me redresse. Je jette un œil en contrebas. Personne. On s'est mis à ma place, mais comme toujours on n'a pas tenu. On a tenu quelques secondes et on est passé à autre chose, la proche allée des Brouillards, la statue de Dalida. Square fermé, en juin, le jour reste très longtemps sans personne. Je quitte la fenêtre.

13) L'inconvénient, c'est que tout le monde voit chez moi également. Ma situation m'effraie à l'occasion. Je vous raconterai.

14) Un œil à l'ordinateur vérifie où en est le chargement, l'autre l'heure qu'il est. Je ramasse les clefs de la main gauche, dévisage mes tongs, avalise ma tenue, sors sur un palier, suis une coursive qui m'envoie bâtiment B. Ma silhouette pixellisée apparaît un instant derrière le verre cathédrale de la cage. Je dévale un court escalier, emprunte un nouveau couloir que jonchent un sac de ciment entamé, une petite pile de voliges, quatre serre-joints, ouvre une porte, accède à l'escalier du bâtiment, puis au dehors.

15) La ville est tiède encore de cette journée de beau. Un vent doux souffle entre les rues. Rue Caulaincourt, la boulangère, en cheveux, fume sur son seuil, me demande alors, vous avez trouvé l'amour ? Non, Hortense, non. Et un ami aussi pas tout à fait un ami, une connaissance de quartier, qui m'appelle son ami personnel, homme long, cravaté tous les jours, qui se prénomme Robbe, je crois, et qui vient s'asseoir dans le square à l'occasion, taciturne et méthodique, tourne invariablement la tête vers mon étage quand il passe sous mes fenêtres, me salue. Alors, avez-vous trouvé l'amour ? Il ressemble au type qui tenait le parapluie tout à l'heure mais j'étais loin. Je soupire, fais hum ! en souriant. Je suis comme une vedette de ma rue. Ce qu'on est après plusieurs années de voisinage poli et

même discret finalement, d'achats à peine réguliers, mâtinés de propos journaliers sur soi qui, de bonjour en anacrése, échappent, finissent par échapper, puis épaissir, construire une figure, ce qu'on est pour les commerçants. Chez le caviste, c'est tout un problème pour se faire servir. J'ai beau être seul dans la boutique, ne pas broncher, il me fait attendre au-delà du temps imparti à se dire qu'on n'est certes pas dans une grande surface, brasse des factures, calligraphie la lettre d'un panneau, arrange la paille au fond d'un panier de bouteilles, ne me voit pas. Une femme entre et elle est servie aussitôt, et elle s'en va. J'obtiens alors la possibilité d'acquérir deux bouteilles. Je ne suis pas une vedette chez le caviste. Peut-être cela vient-il du geste ample effectué pour désigner mon vin, poids sur la jambe droite, main ouverte, bras tournant avec le buste vers le rayonnage des côtes-du-rhône, ou de mon bermuda. Ou de ma tête. C'est ma tête.

16) Devant chez moi, je me mets un instant à la place des touristes, regarde vers ma vitrine, ce que ça donne, sans moi évidemment. Mais je fais avec. Peut-être une plante à droite, installer une grande plante sur la droite, un caoutchouc, des feuilles qui masqueraient, habilleraient, enrichiraient.

17) Des tronçons de rampes de bois et de fer forgé se chevauchent dans la cour ; des parts de marches et de contremarches font un tas. On installe un ascenseur esca-

lier C, mon escalier. D'autres travaux encore dans les parties communes m'obligent à emprunter ce dédale d'escaliers et de corridors où je ne croise personne jusqu'à mon appartement. Je débouche une bouteille et, muni d'un verre, secoue la souris, vérifie le téléchargement : 5 h 58. Aberrant. J'annule l'opération, transporte une icône à la poubelle, lance un nouveau programme qui charge des photos, bois, travaille une heure, deux, plus, ne regarde pas. La nuit commence facilement. Je me lève, me dégourdis, ouvre la fenêtre en grand, m'accoude, hume l'air. Ensuite, j'ai faim. Je tire du frigo un bocal en verre contenant le taboulé d'hier, le dépose sur le comptoir, joins un camembert entamé. En fait, abordant le taboulé et ce qu'il en reste, me plaît d'en découvrir la forme d'esplanade que je lui ai donnée la veille en en mangeant à même le plat. J'achète toujours des portions 5 ou 6 pers., ainsi que le mentionne la boîte, y presse un demi-citron, ajoute persil et tomate. Sûr de ne pouvoir l'achever en une fois, c'est à un constant remaniement des éboulis de semoule que se livre ma cuiller quand je commence à en avoir assez. Avant de ranger le saladier, je dois égaliser les surfaces, chercher l'aplomb le plus perpendiculaire au fond du réceptacle et enfin aplanir en mastaba le haut de l'édifice granuleux afin, me le laissé-je penser, de vouer le minimum de surfaces à l'air qui en séchera les contours d'ici le lendemain. Me satisfait, de surcroît, par amour de la symétrie, de niveler ce qui ne serait sinon qu'une bouillie informe. Les grains qui s'éparpillent toujours quand on se sert et miment l'impuissance de la pensée font moins restes ainsi travaillés.

225) — Voilà, vous entrez, oui, attention, votre écharpe tombe à l'épaule, vous saluez, vous souriez, vous détendez l'atmosphère, vous les priez de gagner leur place parce que sinon ça dure des heures, photos, bises, les gamins qui essayent les chaises. Quand ils sont tous assis, vous procédez à la lecture des quatre articles. Vous verrez, c'est tout de suite les larmes. Qui dit cérémonie, dit larmes. Et alors quand vous dites les mots fatidiques, le voulez-vous prendre et surtout le je vous déclare, vous allez voir. Échange des anneaux, signatures, vous les appelez pour les signatures. Et puis voilà. De toute façon, je serai dans la salle. Prenez votre temps. On a le temps.



# Manuel de l'innocent Alain Sevestre

Cette édition électronique du livre  
*Manuel de l'innocent* d'*Alain Sevestre*  
a été réalisée le 31 décembre 2010  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(ISBN : 9782070775064).

Code Sodis : N29421 - ISBN : 9782072288821.

Numéro d'édition : 137388.